

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

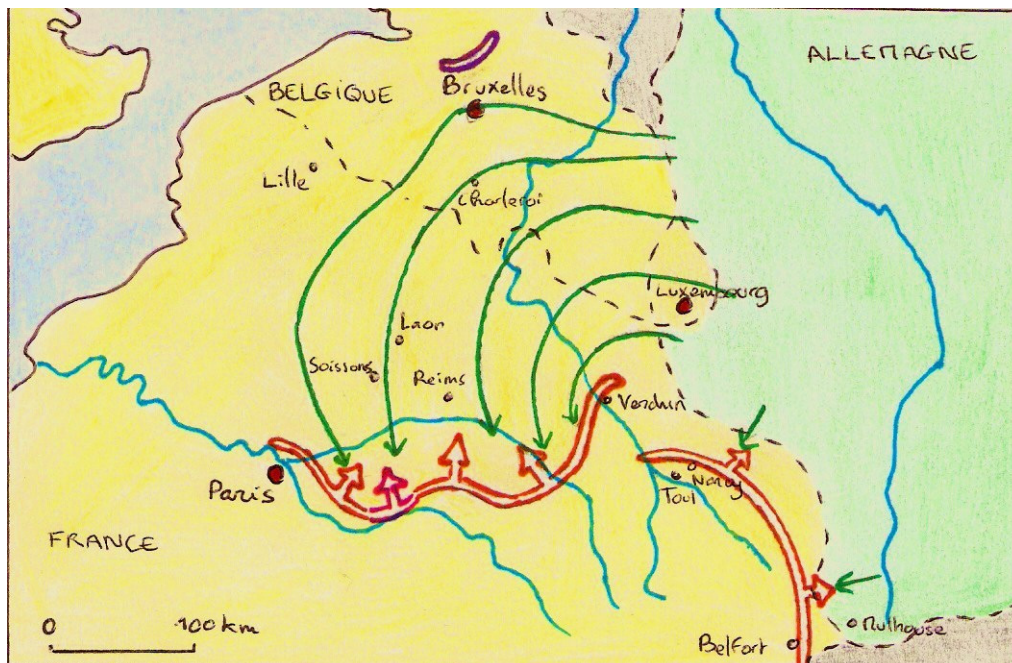
L'évolution du front occidental, 1914-1917

La légende utilisée est identique pour toutes les cartes :



Août-septembre 1914 : l'offensive allemande sur le front ouest [carte 1]

Conformément aux plans d'attaque conçus avant la guerre, les Français portent leurs efforts à l'est, en Alsace-Lorraine, pendant que les Allemands traversent la Belgique. Ces derniers parviennent non loin de Paris, mais la marche forcée a épuisé les fantassins ; les Alliés, en battant en retraite, parviennent à les stopper sur la Marne (du 6 au 9 septembre 1914).



Août-septembre 1914 : l'offensive allemande sur le front ouest [carte 1]

Hans Rodewald :

Ce jeune fantassin allemand (23 ans) est dans la deuxième armée allemande qui se dirige sur Charleroi. Il raconte les premières semaines de guerre :

13 août 1914 : « nous nous mîmes en route après avoir pris un repos de trois heures. Dans la chaleur torride de midi, nous empruntâmes une chaussée en pente, toujours montante. Doucement. La sueur jaillit. Bientôt le lourd blaireau [havresac], dont nous n'avions pas l'habitude, nous pesa. [...] Enfin, après deux heures de marche, la première halte. Accablé, tout le monde s'effondra. Voilà un beau début ! Après quatre autres haltes, nous arrivâmes, totalement épuisés »

23 août 1914 : départ de Charleroi : « les maisons brûlaient encore des deux côtés de la rue, et une épaisse fumée nous coupait le souffle. Là – oh quelle horreur ! – se présenta à nos yeux, sur les marches de pierre d'une maison brûlée, le corps calciné d'un civil, défiguré à tel point qu'il n'était plus identifiable. Plus bas, dans le jardin, au milieu d'un parterre de fleurs, gisait une jeune fille, presque dévêtue et à moitié calcinée, portant la blessure d'un coup de lance dans sa poitrine découverte. Je ne pourrai jamais oublier cette image. »

25 août 1914 : « Journée entière de marche. Vers 7 heures et demie du soir, nous franchîmes sous les hurras la frontière française. »

29 août 1914 : « A 8 heures, nous nous mîmes en route, de nouveau avec nos blaireaux sur le dos. Maintenant, le soleil commençait à nous griller sans merci. [...] »

Ô pauvre carcasse !

La route me semblait sans fin. A peine éveillés, à moitié endormis, nous longeâmes la chaussée terriblement longue. Nous étions accablés de fatigue, au bout de nos forces. Tous les membres étaient engourdis, les jambes ne travaillaient que mécaniquement. [...] Enfin, à 1 heure du matin, nous arrivâmes à Saint-Simon, meurtris dans l'âme et le corps. »

4 septembre 1914 : La marche continue depuis plusieurs jours : « nous reprîmes la route et arrivâmes peu après à un carrefour dont le poteau indiquait « Metz 225 km – Paris 100 km » »

6 septembre 1914 (début de la bataille de la Marne) : « Depuis le petit matin déjà, nous entendions le grondement très fort de l'artillerie. La marche était longue et se faisait dans une chaleur d'été. [...] »

Le grondement du canon devenait encore plus fort. Ils avancent et assistent à la progression d'une compagnie au loin : « Tout d'un coup, des rafales de balles les accablèrent. Terrifiés, nous regardions, fixement et frémissant, le champ où ils tombaient les uns après les autres. » *Les Allemands sont repoussés et Hans Rodewald, blessé par balles, est laissé aux mains des Français. Il passera le reste de la guerre en captivité.*

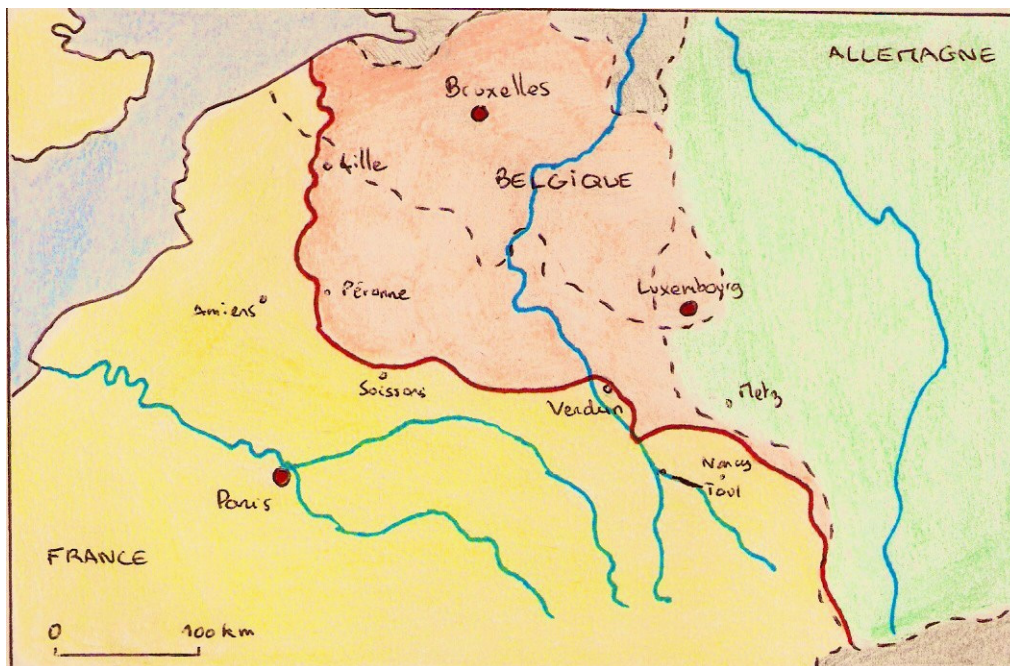
Jean Galtier-Boissière :

Ce jeune caporal dans l'infanterie. Enthousiaste au début de la guerre, il essuie son baptême du feu en Lorraine, le 22 août 1914, l'occasion d'une double découverte : l'ennemi est invisible et le feu tue : « Soudain, des sifflements stridents qui se terminent en ricanements rageurs nous précipitent face contre terre, épouvantés. La rafale vient d'éclater au dessus de nous [...] »

Les hommes, à genoux, recroquevillés, le sac sur la tête, tendant le dos, se soudent les uns aux autres... La tête sous le sac, je jette un coup d'œil sur mes voisins : haletants, secoués de tremblements nerveux, la bouche contractée par un affreux rictus, tous claquent des dents ; [...] Cette attente de la mort est terrible. Combien de temps ce supplice va-t-il durer ? Pourquoi ne nous déplaçons- nous pas ? Allons-nous rester là, immobiles, pour nous faire hacher sans utilité ? [...] notre premier contact avec la guerre a été une surprise assez rude. Dans leur riante insouciance, la plupart de mes camarades n'avaient jamais réfléchi aux horreurs de la guerre. Ils ne voyaient la bataille qu'à travers les chromos patriotiques. [...] nous nous représentons naïvement la campagne comme une promenade militaire, une succession rapide de victoires faciles et éclatantes. Le coup de tonnerre de tout à l'heure, en nous révélant l'effroyable disproportion entre les engins de mort et les petits soldats, [...], nous a brusquement fait comprendre que la lutte qui commence serait pour nous une terrible épreuve. "Dites donc, mon yeutenant, déclare Grenier, résumant l'opinion générale, on dirait qu'ils se défendent ces salauds-là !" »

Septembre- décembre 1914 : le front occidental se fixe [carte 2]

Après des tentatives mutuelles de débordement (appelée « course à la mer »), les armées se font face de la mer du Nord à la Suisse et consolident leurs positions en creusant des tranchées. La guerre de position commence. Pour autant, les Alliés ne renoncent pas à opérer dans les lignes ennemies une percée décisive et lancent localement des assauts aussi inutiles que meurtriers.



Henri Bénard :

Ce commandant dans l'infanterie a déjà un âge avancé au moment de l'entrée en guerre. Il témoigne de la fixation des fronts et de l'impossibilité de percer les lignes ennemies.

20 septembre 1914, à Maurice :

« Cette guerre est terriblement dure, triste, sévère. C'est une série de duels gigantesques d'artillerie et l'infanterie terrée dans les tranchées reçoit des coups et ne peut en rendre. Nous menons une existence de termites [...] Il faut patienter et user l'ennemi. »

25 septembre 1914 : « Deux fois nous avons voulu enlever la position qui nous barre la route, deux fois nous avons reculé avec des pertes énormes. »

« Cette guerre est horriblement triste et monotone. C'est bien allemand. Pas de vie, pas d'enthousiasme. Des duels d'artillerie continuels dans lesquels nous restons spectateurs terrés sous les rafales, voilà tout ce que nous voyons. Des pertes sans combat, quand un obus tombe sur nous, de la puanteur de cadavres de chevaux, des cris de blessés qui, toute la nuit, appellent au secours, de la mort, de la boue, du sang. Voilà nos visions de chaque heure. Ce n'est pas ce que j'avais rêvé. Enfin, nous aurons le dernier mot. »

9 octobre 1914 : « nous vivons dans les tranchées, sans vie, attendant l'obus malencontreux qui s'échouera sur nous. » « Nous sommes de part et d'autres enfouis sous la terre, nous mettant comme nous pouvons à l'abri des obus. La vie dans ces tranchées est souvent terrifiante. Il ne faut pas compter en sortir dans le jour. Immédiatement une rafale vous coucherait à terre. Alors, nous devons vivre avec des morts, des blessés, manger à côté d'eux, faire nos besoins. C'est une horreur. Il faut soutenir le moral des hommes, leur faire sentir qu'il s'agit de lutte d'usure, que le succès appartiendra au plus tenace. »

21 décembre 1914 : *H. Bénard sort d'une attaque terrible* : « pris de front et de flanc par des tranchées qui nous criblaient de balles, nous n'avons pas réussi. Nous avons eu de grosses pertes et j'ai vu la mort de bien près. Le feu des mitrailleuses était si intense que j'ai dû me faire un rempart de deux cadavres. Chacun cherchait un abri et les balles pleuvaient dru. Il était dix heures du soir quand nous avons pu rentrer dans nos tranchées. Et quelle nuit ! De la boue jusqu'à mi-jambe, des morts sur lesquels on marchait, des blessés qui râlaient. [...] En revanche, l'artillerie a fait du bon ouvrage. Elle a fait sauter des Boches, dont on voyait des corps, des bras, des têtes voler en l'air. [...] Combien, dans ces moments terribles, on regrette le doux temps de la paix et combien on maudit la guerre ! »

Joseph Bousquet :

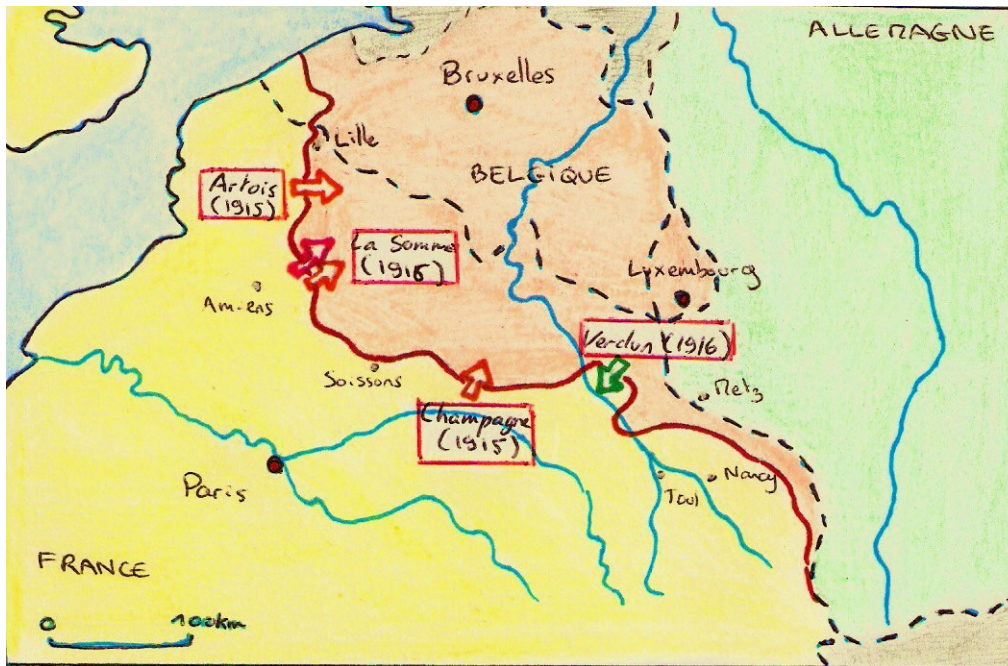
Ce jeune fantassin décrit la situation près de Verdun à la fin de l'année 1914 :

29 octobre 1914 : *au bois de Malacourt (près de Verdun)* : « L'attaque s'est effectuée avec tout l'entrain voulu, c'était un enfer. Canons, mitrailleuses et fusils font rage. Les régiments se lancent à l'assaut avec entrain, malheureusement ils [les Allemands] sont bien retranchés et fauchent nos bataillons [...]. Aujourd'hui encore il y a des cadavres [...] qui ne sont pas enterrés (nous sommes le 4 février), ils sont dans les fils de fer en avant de Cumières. Nous avons eu cinq cents blessés et une centaine de morts. Belle journée pour le progrès. Le résultat est nul et l'on n'a pas avancé. Bien la peine de faire tuer tant de braves garçons dans la fleur de l'âge. »

21 décembre 1914 : *Cumières (près de Verdun)*, dans les marais en arrière du moulin de Raffécourt. « L'assaut commence à six heures du soir. Nous avons le petit poste de secours au milieu du bois. Les obus nous pleuvent de partout [...]. Le 40e descend la colline en pleine vue, dès qu'il est dans le bois, la boucherie commence, les marmites arrivent, les bras, jambes, têtes volent de partout. A la nuit ça se calme, nous transportons les blessés, travail [rendu] difficile par les balles et quelques obus. [...] Résultat : nous avons progressé de cinquante mètres. Pertes : quatre-vingts morts, trois cents blessés du 55e. Bois rempli de cadavres, tous plus ou moins déchiquetés. Voilà la civilisation et la guerre mais les journaux racontent autrement. »

1915-1916 : L'impossible percée [carte 3]

L'année 1915 est marquée par le désir des états-majors à reprendre l'offensive. Plusieurs attaques sont lancées, notamment en Artois et en Champagne, mais se soldent par un échec. Les pertes sont lourdes et les avancées peu significatives. En février 1916, Alors que les Alliés cherchent toujours à opérer une percée décisive dans les lignes allemandes (offensive de la Somme, lancée quelques mois plus tard), les Allemands attaquent violemment le secteur de Verdun. Commence alors une bataille d'usure, coûteuse en hommes et en munitions, qui se soldera par un échec. A partir d'août, les Allemands reculent abandonnant une partie du terrain si chèrement conquis.



CHAMPAGNE

Victorin Bès

Victorin Bès est un jeune fantassin. Le 25 septembre 1915, il écrit dans son journal « d'une main un peu énervée, avant l'attaque » ses adieux à ceux qui l'aiment, son « testament » en quelque sorte. Une offensive générale va être lancée en Champagne. L'écriture saccadée traduit bien l'agitation de l'auteur.

8 octobre 1915 : « Je viens de faire un rêve, me semble-t-il. Je reviens d'un autre monde ! D'un monde de folie, de fer, de feu, de fumée, de tonnerre ! Du 25 septembre à hier, dans quel enfer ai-je brusquement été jeté ? [...]

« Sifflet : En avant ! Pas de traînards ! Les corps bleu horizon se dressent, gravissent le parapet, l'arme à la main. On crie, on hurle [...] Les balles sifflent éperdument, s'écrasent à nos pieds. Des corps tournoient, tombent en arrière. Quoi ? des obus maintenant ? Le capitaine hurle En avant ! La ligne d'attaque flotte, s'éclaircit. Je continue de marcher comme un automate, à courir plus exactement. Nous voici aux fils de fer à détruits seulement [...] Je coupe les fils de fer avec mes cisailles. Les balles crépitent. Coupez les fils de fer en rampant, crie le capitaine [...] Nous voici en plein champ de tir des mitrailleuses car la légère butte de terrain ne nous protège plus [...] Les obus boches pleuvent sur les réserves de 2e ligne puisqu'elles n'avance pas derrière nous [...] Où

est la 2e ligne d'assaut, crie avec angoisse le capitaine ? [...] Enfin, ordre de reculer, de revenir au point de départ. Les canons se calment. Le 150e [R.I.] entre en ligne, il va remettre ça. Bonne chance les copains ! »

16 octobre 1915 : « depuis le 25 septembre, on n'a pas encore relevé tous les cadavres – 20 jours après [l'attaque] ! Dans les tranchées boches, dans celles où nous sommes, [...] ça sent mauvais; il y a des cadavres enfouis par ci par là et l'on aperçoit soit un pied, ou une main hors de terre. A 50 mètres de nous, dans un abri de 10 mètres de profondeur, on a fourré tous les cadavres boches trouvés en piochant. C'est le 150ème qui a fait cette corvée. On a bouché l'ouverture avec de la terre mais l'odeur traverse ».

ARTOIS

Henri Bénard

Ce commandant dans l'infanterie participe à l'une des grandes offensives de 1915 pour percer les lignes ennemies :

17 avril 1915 : « Nous quittons ce pays où nous étions depuis six mois pour aller je ne sais où, mais pas bien loin. » Lui et ses hommes sont envoyés en Artois où se prépare une offensive qui doit permettre la percée.

21 mai 1915 : « Demain, grande attaque. Tout le monde est nerveux. On rit, on parle beaucoup, mais, au fond, tout le monde voudrait être plus vieux de 24 heures. Nous sommes certains de les enfoncer. »

27 mai 1915 : « L'heure des grands sacrifices a sonné. Il faut vaincre à tous prix et la mission est rude. »

28 mai 1915 : « Notre offensive est pénible. Le premier jour, c'était splendide. Les Boches se sont retirés précipitamment, mais, depuis, ils ont fait avancer des masses d'artillerie qui nous arrêtent. C'est une lutte sans arrêt, de jour et de nuit. L'artillerie n'arrête jamais et nous vivons sous une voûte de projectiles. Nous ne sentons pas encore de craquements chez l'ennemi. Il recule, mais si peu ! »

30 mai 1915 : « Je viens d'être blessé légèrement à la cuisse. Une balle me l'a traversée. Je suis au poste de secours où le docteur vient de me panser. Je vais être évacué je ne sais où. Je t'écirai dès que je le saurai. Et c'était au moment où nous partions à l'assaut des tranchées. »

L'offensive est un échec : elle se solde par un échec : pour une progression de 4 kilomètres, on a assisté à de très lourdes pertes. Bénard, blessé, est envoyé à l'arrière pour être soigné.

Paul Tuffrau

Paul Tuffrau est lieutenant dans l'infanterie. Le 3 septembre 1915, il participe à l'offensive d'Artois :

« le colonel nous a officiellement annoncé ce soir l'approche de la grande offensive : « Au jour X, à l'heure H, toutes les lignes [de combattants] sortiront des tranchées et fonceront devant elles. » Il y aura, bien entendu, une canonnade à tout casser. » Le 24 septembre, après plusieurs reports de l'attaque, la grande offensive va avoir lieu : « je vais en première ligne voir les démolitions de notre artillerie. Elles sont très discutables. » L'attaque est pour le 1er octobre mais les positions allemandes ne sont pas suffisamment ébranlées : 45 minutes avant d'attaquer : « Les hommes se

placent, s'épinglent des mouchoirs dans le dos, vérifient les armes, mettent les baïonnettes au canon, se répartissent les grenades : beaucoup blaguent, mais beaucoup aussi se serrent la main, et on n'entend que des « Bonne chance, vieux ! » » Les hommes sortent des tranchées mais sont rapidement arrêtés par les balles de fusils et de mitrailleuses allemandes que l'artillerie n'a pas réussi à détruire. Tuffrau se laisse tomber dans un trou d'obus pour se protéger du feu ennemi. L'attaque a raté.

VERDUN :

Joseph Bousquet :

Ce jeune fantassin décrit la situation près de Verdun en mai 1916.

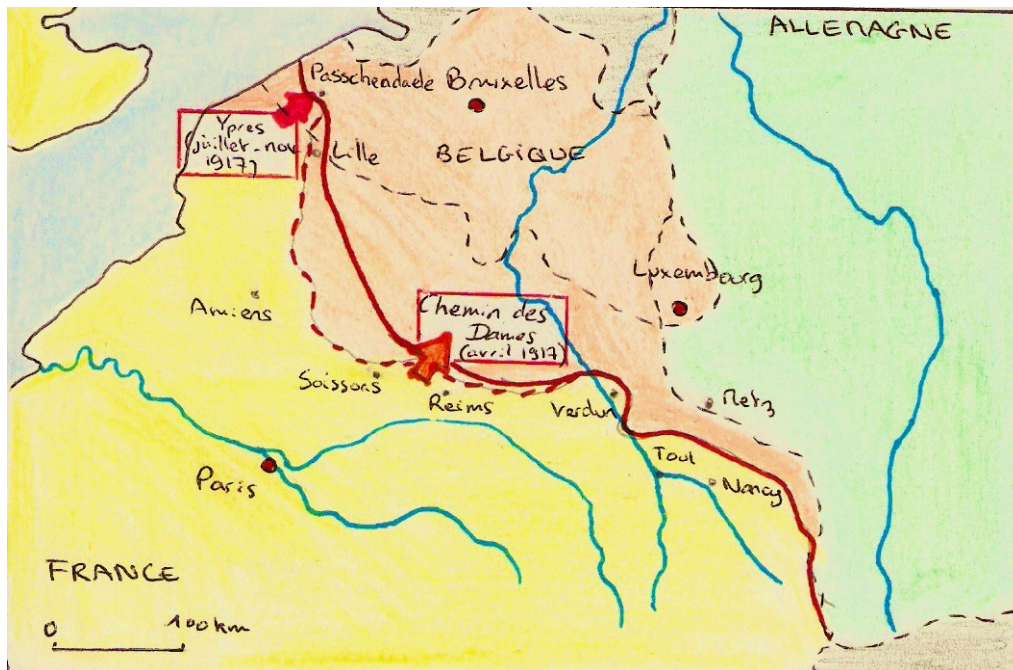
30 mai 1916 : *Verdun, côte 304* : « Matin, bombardement ordinaire. De treize heures à dix-huit heures, marmitage intense par des pièces de gros calibre. Je suis souvent recouvert de terre et de débris de toutes sortes, mais pas touchés. ». Le lendemain : « De huit heures à midi, bombardement par de petits calibres. De midi à dix-neuf heures, bombardement intense par rafales de cinq, et toutes les trente secondes environ, par de plus gros calibres. Juste de quoi devenir fou ! [...] ce qui nous fait le plus plaisir c'est les lettres qui viennent un peu adoucir notre vie martyre, en nous apportant beaucoup de réconfort, mais aussi un grand cafard. Ceci est forcé quand on compare la vie de l'intérieur à celle du front.

Le jour suivant : « un peu plus de calme dans notre secteur. Pendant la nuit nous enterrons de nombreux cadavres, triste et répugnante besogne, où l'on doit se surmonter à tout instant. Malheureusement ils sont trop nombreux pour en venir à bout, nous enterrons les plus proches pour l'hygiène. ».

Quelques jours plus tard : « bombardement beaucoup plus violent que les jours précédents. Particulièrement dense de quinze heures à dix-sept heures où nous recevons une pluie de ferraille. Douze heures dans un vacarme pareil, au risque d'être broyé à tout instant, il y a vraiment de quoi devenir maboul. » Il est relevé et arrive à l'arrière-front : « depuis huit jours je n'ai mangé que du singe et des biscuits, en fait de boisson de l'eau puisée dans les trous d'obus [...] Tous arrivons à Mussey semblables à des revenants, pâles, défigurés, amaigris. Complètement découragés par tout ce que nous venons de voir, qui semble invraisemblable en plein XX^e siècle, siècle soi-disant de lumière et de progrès ou nous devions tous vivre comme des frères. Quel dégoût pour cette vie de misère et d'horreur. »

1917 : année de crise [carte 4]

Alors qu'en mars 1917, la révolution éclate en Russie et se solde, après la prise du pouvoir par les bolcheviques en novembre, par la signature de l'armistice de Brest-Litovsk avec l'Allemagne, la lassitude gagne les belligérants. A l'ouest, les tentatives de percée en Flandres (région d'Ypres) et sur le Chemin des Dames (dans l'Aisne) sont des échecs : la progression est largement inférieure aux prévisions et le mécontentement grandit dans la troupe : des mutineries éclatent touchant des dizaines de milliers de soldats. Ces mouvements collectifs sont réprimés mais débouchent sur une plus grande attention portée aux conditions de vie des soldats.



Paul Clerfeuille :

Ce fantassin de 34 ans a participé à l'offensive du Chemin des Dames. Il en décrit les préparatifs, le déroulement et finalement l'échec.

3 avril 1917 : « le bruit court dans le secteur que sous peu nous allons procéder à une offensive terrible à l'endroit où nous sommes, c'est-à-dire de Reims jusqu'à Soissons. Le plus fort sera la région de Craonne. » *L'afflux de munitions et d'obus lui confirme cette rumeur.*

11-12 et 13 avril 1917 : « toutes nos pièces [...d'artillerie...] tirent ensemble dans un fracas épouvantable, sans arrêt. [...] Par-ci, par-là, quelques obus allemands tombent, certains font des victimes, tant hommes que chevaux, et du matériel démoli. Par contre, les Boches doivent prendre quelque chose aussi. »

16 avril 1917 : « grande offensive de Craonne, lieu-dit Chemin des Dames. Attaque par les Français.

Ce matin, 16 avril 1917 [...], après une nuit sans sommeil due aux préparatifs, dans l'inquiétude, [...] dernier ordre, attaque à 5 heures. [...Les combattants se rendent en première ligne face aux positions allemandes à prendre...] Déjà l'ennemi attend, il est prêt, il guette, il bombarde presque aussi fort que nous. Nous, notre bataillon, ainsi que tout le 273e [R.I.], faisons partie de la

deuxième vague d'assaut. Le pays est très cotoyeux, il faut grimper dans les coteaux et descendre des vallées abruptes et profondes. [...]

Voici une heure que nous attendons ; la première vague part, mais est aux deux tiers fauchée par les mitrailleuses ennemies qui sont dans des petits abris en ciment armé. Nous devrions être partis depuis trois quarts d'heures. Nos camarades de la première vague ramènent trente prisonniers, puis, c'est à nous de partir, car le signal est donné à notre régiment. [...] les mitrailleuses et les obus pleuvent autour de nous ; nous heurtons des morts de la première vague, ainsi que de notre régiment parti il y a 15 minutes. [...] En haut, il y a une crête, il faut coûte que coûte y arriver. [...] la neige commence à tomber [...] après mille péripéties, nous arrivons à cette fameuse crête : nous avons laissé de nombreux morts et blessés en route.

Ordre nous est donné de creuser des trous individuels. Moi qui ai entendu parler du plan, je sais qu'à cette heure nous devrions avoir déjà passé Craonne et être dans la vallée de l'Ailette. Je dis aux camarades : « Ça ne va pas ! » C'était vrai. [...]

Les abris blindés des ennemis où sont les mitrailleuses et canons légers ne sont pas démolis, c'est cela qui nous empêche d'avancer davantage. [...]

Enfin la nuit arrive avec ses heures d'angoisse ; il arrive aussi un ordre de monter en haut du plateau de Craonne pour prendre position. [...] Enfin, vers minuit, nous arrivons à l'endroit qui nous est désigné et que nous cherchons dans le chaos, les trous d'obus, les morts, les ténèbres, les engins de mort, la faim, la soif, l'inquiétude et la fièvre. [...] quelques tirs de barrage, des rafales d'obus tombent épars sur le champ de bataille. Les obus français passent sur nos têtes et tombent en avant de nous. Parfois, après ces éclatements, nous entendons des cris et des plaintes, probablement des blessés chez l'ennemi. Nous savons qu'en face il y a une mitrailleuse [... *Au petit jour...*] Quel spectacle ! Des tas de morts du 127e, 73e et 273e. Nous sommes écoeurés, nous avons les larmes aux yeux. [...] Le jour arrive, mardi 17 avril, nous sommes gelés et une eau glaciale a succédé à la neige. »

18 avril 1917 : « Les bombardements des deux artilleries durent toujours et nous sommes à demi sourds. C'est l'enfer ; le papier ne peut contenir et je ne puis exprimer les horreurs, les souffrances que nous avons endurées dans ce coin de terre de France ! Il faut y être passé pour comprendre. »

Bibliographie :

A. Livesey, *Atlas de la Première Guerre mondiale. 1914-1918*, Paris, Autrement, Coll. Atlas/Mémoires, 1996.

